

Cahier De La Recherche Africaine

REVUE PLURIDISCIPLINAIRE : LETTRES, ARTS ET SCIENCES
HUMAINES

Année 2 - N°3 - Jan-2024

BP: 17004, Université Omar Bongo
Libreville (Gabon)
cra.uob@gmail.com
www.revue-cra.com

ISSN : 2958-5805 (E)
2958-5813 (P)



Tel : (+241) 077853540 / 066600380 /
(+33) 0647489781
gnkeditons.gab@gmail.com



Cahier De La Recherche Africaine

N° 3
Jan- 2024



ISSN : 2958-5805 (E)
2958-5813 (P)



N° 3 / Jan - 2024

Cahier De La Recherche Africaine

Revue pluridisciplinaire : Lettres, Arts et Sciences Humaines



Nouveaux regards sur les dynamiques africaines

Revue indexée : Scientific Journal Impact Factor (SJIF)



CAHIER DE LA RECHERCHE AFRICAINE

**Revue Pluridisciplinaire
Lettres, Arts et Sciences Humaines**

Université Omar Bongo

Année 2 / Numéro 3 / Janvier 2024

ISSN : 2958-5805 (E)

2958-5813 (P)

**NOUVEAUX REGARDS
SUR LES DYNAMIQUES
AFRICAINES**



TOGETHER WE REACH THE GOAL

Revue indexée

Scientific Journal Impact Factor (SJIF)

<https://sjifactor.com/passport.php?id=23299>

Impact Factor : 3.083



MENTION LEGALE

La rédaction du *CRA* rappelle que les opinions exprimées dans les articles ou reproduites dans les analyses n'engagent que leurs auteur(e)s.

© Editions GNK Gabon 2024
Tel. (+241) 066600380/077853540 Libreville
gnkedititions.gab@gmail.com
ISSN : 2958-5805
Tous droits réservés pour tous les pays.
Toute modification interdite



Fortis Fortuna Adiuvat



Revue pluridisciplinaire : Lettres, Arts et Sciences Humaines

ISSN : 2958-5805

Contacts :

cra.uob@gmail.com

www.revue-cra.com

Bp. 17004, Université Omar Bongo, Libreville - Gabon

DIRECTEUR DE PUBLICATION

NDOMBI-SOW Gaël, Maître de Conférences, Université Omar Bongo

REDACTEUR EN CHEF

MAGNIMA-KAKASSA Arsène, Maître de Conférences, Université Omar Bongo

SECRETARIAT

BISSIELO Gaël Samson, Université Omar Bongo

BIVEGHE BI NDONG Wilfried, Institut de Recherche en Sciences Humaines

DISSY DISSY Yves Romuald, Université Omar Bongo

KOUMBA ALIHONOU Gwladys, Ecole Normale Supérieure de Libreville

MASSALA MBINDZOUKOU Marius, Université Omar Bongo

MILEBOU NDJAVE Kelly Marlène, Université Omar Bongo

MOUNZIEGOU-MOMBO Narcice Wolfgan, Université Omar Bongo

MOUTANGO Fabrice Anicet, Université Omar Bongo

MOUVONDO Epiphane, Université Omar Bongo

NDOMBI BOUNDZANGA Bertrand Dimitri, Université Omar Bongo

NDONG BEKA II Poliny, Université Omar Bongo

COMITE SCIENTIFIQUE

- **DIENE Babou**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Gaston Berger - Sénégal
- **FOTSING MANGOUA Robert**, Professeur Titulaire (Littérature), Université de Dschang - Cameroun
- **IDIATA Franck Daniel**, Professeur Titulaire (Linguistique), Université Omar Bongo - Gabon
- **LAMAH Daniel**, Professeur Titulaire (Géographie), Université de Kindia - Guinée
- **MADEBE Georice Berthin**, Directeur de Recherche (Sémiotique), Institut de Recherches en Sciences Humaines (IRSH) de Libreville - Gabon
- **MAMADOU DINDE Diallo**, Professeur Titulaire (Histoire), Université de Kankan - Guinée
- **MBONDOBARI Sylvère**, Professeur des Universités (Littérature), Université Bordeaux Montaigne - France
- **MENGUE M'OYE Alexis**, Professeur Titulaire (Histoire), Université Omar Bongo - Gabon
- **MONGUI Pierre-Claver**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Omar Bongo - Gabon



- **N'GORAN David**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Félix Houphouët-Boigny – Côte d'Ivoire
- **NDOMBET André-Wilson**, Professeur Titulaire, (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **NZINZI Pierre**, Professeur Titulaire (Philosophie), Université Omar Bongo – Gabon
- **RENOMBO Steeve**, Professeur Titulaire (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **TONDA Joseph**, Professeur Titulaire (Sociologie/Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **AKOMO ZOGHE S. Cyriaque**, Maître de Conférences (Civilisations hispano-africaines), Ecole Normale Supérieure de Libreville – Gabon
- **BIKOMA Florence**, Maître de Conférences (Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **KONAN Richmond Alain**, Maître de Conférences (Littérature), Université Félix Houphouët-Boigny – Côte d'Ivoire
- **MAGNIMA-KAKASSA Arsène**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **MAKITA-IKOUAYA Euloge**, Maître de Conférences (Géographie), Université Omar Bongo – Gabon
- **MAPANGOU Dacharly**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **MBOYI BONGO Serge**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **MEBIAME ZOMO Maixant**, Maître de Conférences (Anthropologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **MOMBO Charles Edgar**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **MOUSSOUNDA IBOUANGA Firmin**, Maître de Conférences (Linguistique), Université Omar Bongo – Gabon
- **MVE EBANG Bruno**, Université Omar Bongo, Maître de Conférences (Science Politique), Université Omar Bongo – Gabon
- **NDOMBI-SOW Gaël**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon
- **NZENGUET IGUEMBA Gilchrist Anicet**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **OBIANG NNANG Noël Christian-Bernard**, Maître de Conférences (Histoire), Université Omar Bongo – Gabon
- **OVONO EBE Mathurin**, Maître de Conférences (Littérature espagnole), Université Omar Bongo – Gabon
- **PAMBO PAMBO N'DIAYE Anges Gaël**, Maître de Conférences (Littérature anglaise), Université Omar Bongo – Gabon
- **SANDOUONO FAYA Moïse**, Maître de Conférences (Histoire), Université de Kindia – Guinée
- **SOUMAHO MAVIOGA Orphée Martial**, Maître de Conférences (Sociologie), Université Omar Bongo – Gabon
- **TABA ODOUNGA Didier**, Maître de Conférences (Littérature), Université Omar Bongo – Gabon



SOMMAIRE

Editorial	11
HISTOIRES ET SOCIÉTÉS À L'ÉPREUVE DE LA FICTION	13
MEBALE M'OBIANG Alan Brel (Université Omar Bongo) L'écriture de l'Histoire dans <i>L'odyssée de Mongou</i> de Pierre Samy.....	15
DIOUF Ibrahima (Université Cheikh Anta Diop de Dakar) <i>L'aventure ambiguë</i> de Cheikh Hamidou Kane : entre quête identitaire et désir d'histoire.....	37
ABDEL NSANGOU Fadil (Université de Dschang) Rituels liminaires du mariage dans <i>Les impatientes</i> de Djaïli Amadou Amal, <i>Loin des mosquées</i> d'Armel Job et <i>Une femme pour mon fils</i> d'Ali Ghalem.....	55
NDONG NDONG Yannick Martial (Université Omar Bongo) « Récit spéculaire » et témoignages en spirales à la lumière de <i>Le lys et le flamboyant</i> de Henri Lopes.....	73
BICHARA Taoussi Taoukamla (Université de N'Djaména) Espace et temps de la mort dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma.....	93
IDOMBA MBOUKOUABO Claire Versuela (Université Omar Bongo) L'impairité factorielle du discours critique dans le roman féminin : cas <i>D'écart-ville</i> de Parfaite Ollame.....	113
OBAME ENDAMNE Wilfridh (Université Omar Bongo) Pour une lecture des occurrences de la nuit dans les films joués par Philippe Mory.....	131
JADDAD Njoud (Université Chouaib Doukkali, El Jadida) Le cinéma au Maroc : étude phénotype.....	145
DIOUÉ Wohnouan Marie-Josée (Université Félix Houphouët-Boigny) « La rue paille » dans <i>Cahier d'un retour au pays natal</i> d'Aimé Césaire : de la production du signe) la production du texte.....	171



COSKER Christophe (Université De Bretagne Occidentale/Université de La Réunion) Enquête littéraire et intertextuel sur Nassur Attoumani. Pour une conception de l'écrivain francophone comme médiateur interculturel.....	185
AMAN Geoffroy Junior Aka N'goran (Institut National Polytechnique Félix Houphouët-Boigny) L'idéologie de la violence raciale dans <i>Our Nig</i> de Harriet E. Wilson.....	199
AHO Kouakou Bernard (Université Alassane Ouattara) De l'humanisme au transhumanisme : le renouement de l'homme dans la vision poétique.....	217
ONDO MENDAME Dolly (Université Omar Bongo) L'épidictique : entre préservation de l'Etat et génie français. Discours de Bordeaux du général de Gaulle.....	235
YAO Attougbré Dieudonné (Université Alassane Ouattara) La didascalie : un paradigme de renouvellement de l'écriture théâtrale.....	257
NAOUAR Mohamed (Université de Tunis) Pascal Quignard et le paradoxe de la musique.....	275
SCIENCES HUMAINES ET SOCIALE : POUR UNE ACTUALISATION DES SAVOIRS ENDOGENES ET AFROCENTRES.....	295
M'VE Gaëlle (Université Omar Bongo) Migrations subsahariennes vers l'Europe : l'esclavage des temps modernes.....	297
OWOULA BOSSOU Yvan Comlan (Université Omar Bongo) L'OUA/UA à l'épreuve de la notion des changements anticonstitutionnels : l'africanisation de la paix en question (XX ^e - Début du XXI ^e siècle).....	321
MEHYONG Stéphane William (Institut de Recherche en Sciences Humaines) L'abandon du projet de centrale électrique pilote à énergie thermique des mers d'Abidjan en Côte d'Ivoire 1941-1958.....	339



MANGA Anne Marie Blanche (Université de Yaoundé I) TSALA TSALA Jacques-Philippe (Université de Yaoundé I) Ségrégation sexuée et développement de l'identité de genre chez des filles de 8 à 12 ans scolarisées à l'école primaire au Cameroun.....	361
Al-CHIKH Insaf (Université de Genève) ALLADATIN Judicaël (Institut universitaire des cadres et Consortium SFR-D) ROCHE Lionel (Université du Québec à Montréal) Conception d'une démarche méthodologique pour l'analyse de l'activité de gestion d'établissement scolaire au Maroc pour les fins de développement de formation adaptée : l'usage des traces vidéo d'activité.....	381
DIALLO Thierno Amadou Tidiane (Université Julius Nyerere de Kankan) TOURÉ Tiranké (Université Général Lansana Conté de Sonfonia) KAMANO Sékou (Université Julius Nyerere de Kankan) L'impact de la pandémie de COVID-19 sur l'adoption des technologies numériques par les entreprises en Guinée.....	401
BISSIELO Gaël Samson (Université Omar Bongo) MAGANGA Christian (Université Omar Bongo) Mariages exolingues et perte des langues locales gabonaises : approche sociolinguistique.....	419
N'GUESSAN Settié Louis Martial Junior (Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan) Le conditionnel comme marqueur d'évidentialité ou d'incertitude journalistique : le cas de la presse écrite ivoirienne.....	431
NTSIMI OWONA Laurentine (Université de Yaoundé I) Les non-dits dans les proverbes eton.....	447
GNING Magueye (Université Cheikh Anta Diop de Dakar) L'anthropologie transcendantale : une théorie de l'humain et de la société chez Marcel Gauchet.....	457
BOULINGUI MOUSSAVOU Alain (Université Marien Ngouabi) L'administration publique gabonaise à l'épreuve des valeurs déontologiques.....	473



FOFANA Issakha (Institut des Sciences de l'Environnement/Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

AHOUANDJINOU Akawanou Clément (Institut des Sciences de l'Environnement/Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Ethique environnementale : quelle valeur en Afrique pour contribuer

à la gestion de la crise écologique ?.....

491



**HISTOIRES ET SOCIETES A
L'EPREUVE DE LA FICTION**

L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE DANS L'ODYSSEE DE MONGOU DE PIERRE SAMMY

Alan Brel MEBALE M'OBIANG

Université Omar Bongo

obiangalan@gmail.com

Résumé : *L'Odysée de Mongou* s'ouvre sur une note fort bien dissuasive. L'auteur, en effet met en garde contre toute velléité de lui découvrir quelque prétention historiciste. Ce dernier la définit essentiellement comme une « œuvre de pure imagination » (Sammy, 1983 : 3). Mais il n'empêche, force est de souligner, qu'elle ne manque pas de déployer un appareillage fort imagé. Ce qui d'ailleurs est le fort du roman (Robert, 1977 : 15). Ainsi, le texte évoque par des renvois subreptices l'Histoire. A travers les péripéties successives de la Colonisation, l'œuvre prend également la Grande Guerre pour point de fixation de sa narration. C'est au travers d'un personnage que s'articule le projet : Mongou, un chef villageois d'Afrique. Mais il est indéniable que l'œuvre du romancier centrafricain se caractérise par une esthétique bien singulative. Le présent travail entend, de ce fait, l'analyser et en dévoiler la « dynamique historicisante ».

Mots-clés : Roman, Narration, Histoire, Colonisation, Grande Guerre

Abstract: *L'Odysée de Mongou* opens on a very dissuasive annotation. The author, in fact, warns against any inclination to discover any historicist claim to him. He essentially defines it as a "book of pure imagination" (Pierre Sammy, 1983: 3). However, it appears that it doesn't fail to deploy a strong imagery apparatus. And this is, by the way, specific to the novel (Robert, 1977: 15). As a result, the text evokes History by surreptitious references. Through the successive adventures of Colonization, the novel takes also the Great War as the focal point of its narration. Then the project revolves around a character: Mongou, a village chief from Africa. But it's undeniable that the artwork of the Central African novelist is characterized by a very singular aesthetic. So, the present essay intends to study its "historicizing dynamics".

Keywords: Novel, Narration, History, Colonization, Great War

Introduction

L'*Odysée de Mongou* est le premier roman de Pierre Sammy. Pour l'écrivain centrafricain, c'est une « œuvre de pure imagination, [elle] n'est pas une étude de sociologie, ni un essai d'histoire » (Pierre Sammy, 1983 : 3). Œuvre de l'esprit, les exégètes sont bien unanimes sur la caractéristique fictionnelle présidant l'entreprise romanesque. Et pour une définition consensuelle,



l'Histoire se veut le récit d'actions et d'événements dans le temps, jugés dignes de mémoire et vérifiables (Guillou et Moingeon, 1988 : 572). Elle est d'essence factuelle. Œuvres romanesque et historique sont de ce fait aux antipodes, l'une de l'autre. Pour autant, il leur est un objet (le monde) et un média (l'écriture) communs. Si bien que le roman n'en demeure pas moins « l'expression des préoccupations d'une société à un moment donné de son évolution » (Kouassi, 2015). Il peut même être historique (Gengembre, 2006), ou tout simplement corroborer le discours de l'Histoire (Vindt et Giraud, 1991). Il gagne ainsi en crédibilité, cherche à retrouver l'essence d'une époque et participe de cette façon à l'inscription de l'Homme dans le temps.

Quoiqu'il s'en défende au préalable, l'auteur de *L'Odyssée de Mongou* avoue, ensuite, que, le cadre et les personnages de son texte sont « empruntés à [ses] souvenirs de voyage et à [ses] traditions orales » (Sammy, 1983 : 3). Le roman fait le récit d'une aventure pleine de péripéties. Le héros Mongou, est un intrépide chef Bandia de Limanguigna. D'abord, au « pays Bandia », il voit changer le quotidien des siens avec l'intrusion des « Bawés », ces blancs venus d'ailleurs. Ensuite, son « odyssée » le mène droit au « pays des Bawés » en pleine guerre. Ce que l'auteur dépeint fort habilement, n'est autre que la rencontre historique de l'Afrique et de l'Occident. Bien que subreptice, l'Histoire occupe une place notoire dans le roman. Et il s'avère, du moins est-ce l'hypothèse qui conduit les présentes lignes, que son insertion dans le texte fait office d'éveil de la conscience identitaire chez l'auteur.

A sa manière, Pierre Sammy réinvestit un grand pan de la mémoire du continent africain. De ce fait, comment *L'Odyssée de Mongou* en rend-il compte ? Pourquoi Pierre Samy opère une écriture de l'Histoire dans une œuvre de fiction ? Comble-t-elle un vide historique, un blanc de l'Histoire ou corrobore-t-elle une ambition plus personnelle ? Ce travail s'attellera à mettre en exergue d'abord les marqueurs d'Histoire, à travers les références historiques et les toposèmes émergeant du récit. Il s'attardera ensuite à en dégager les enjeux.

1. Les références historiques

Il n'est pas inédit de voir dans *L'Odyssée de Mongou* (l'œuvre sera désormais référencée *L'OM*, suivie de la page citée) une description de la période coloniale. Jacques Chevrier a vu dans ce roman un « témoignage » de l'arrivée des colons sur le sol africain et du « grand choc » de cette rencontre. Pour ce dernier, il va de soi,

[que] c'est précisément ce « grand choc » que nous décrit Pierre Sammy [...] où il imagine la prise de contact entre les hommes et les femmes de Limanguiagna et le « groupe étrange » qui, un beau matin, fait irruption dans leur village. Un contact au cours duquel s'amorce déjà le processus d'un échange singulièrement inégal : de la pacotille contre un traité de protectorat qui légalise en fait une prise de possession des terres appartenant aux Bandia. (Chevrier, 1990 : 88)

Et le lecteur trouvera bien dans ce roman ce qui fait la richesse intrinsèque de l'écriture de l'auteur : l'aptitude à recréer avec une certaine *maestria*, une atmosphère dans toute l'acuité de sa plénitude, la capacité à extraire la quintessence sensible et spirituelle d'un monde. Le roman en effet, s'ouvre sur la rencontre d'un peuple africain et d'un Européen. Les Bandia de Limanguiagna, font la connaissance d'un Blanc, Danjou, venu de loin. Pour autant, aux antipodes d'un certain didactisme, le lecteur ne croisera guère – sinon aisément –, dans *L'Odyssée de Mongou*, de grands événements sociaux, politiques, culturels, historiques attestés. Et les grandes dates y sont absentes. Comme si – et il semble que ce soit bien le cas – dans son entreprise l'auteur procède au brouillage de repères majeurs. Déjà, dès l'incipit (Jouve, 1997) le narrateur prévient :

Plus personne, ou presque, ne savait quand et comment ce Bawé était parvenu à Limanguiagna. Le souvenir de son arrivée s'était évanoui dans tous les esprits. Tous les anciens qui l'avaient accueilli en ce temps aujourd'hui lointain n'étaient plus de ce monde. Les rares survivants, qui pouvaient se compter sur quelques doigts de la main, étaient si décrépits, si amoindris par l'âge, qu'ils ignoraient jusqu'à l'existence de Danjou parmi eux. (*L'OM* : 7)

Le lecteur est ainsi prévenu. Et cette parcimonie en matière de références factuelles se trouve clairement énoncée dans l'entreprise péri-textuelle (déjà évoquée en introduction). Bien que fort rares, les faits culturels et historiques ne sont pas totalement absents du roman.



C'est donc sur quelques-uns de ces référents structurants ou « signes » (Ricœur, 1975 : 308) qu'il est autrement loisible d'appeler « lieux de mémoire » (Nora, 1984) africains que les prochaines lignes entendent revenir ; c'est-à-dire des facteurs de cristallisation de la conscience historique, de l'imaginaire collectif d'un peuple ou d'une nation. Il peut s'agir de lieux au sens strictement spatial du terme (Algérie, Afrique du Sud, Sierra Leone). Mais il peut également s'agir d'objets spécifiques, d'événements fondateurs, de personnages emblématiques (réels ou fictionnels), de faits culturels, d'œuvres d'art, etc.

Dès les premières lignes du roman, des Européens font irruption en « pays Bandia ». L'un d'eux, Bobichon ce « grand Bawé » (*L'OM* : 30), ne tarde pas à montrer ses couleurs aux villageois. Il rend visite à Mongou entouré de ses notables. Il lui fait alors la lecture du traité dont l'extrait suivant constitue une séquence bienvenue à l'interprétation du roman :

Dans les prochains jours tu apposeras ta main sur le traité de protectorat que mon grand chef m'a remis à cet effet.

[...] Ce fut ainsi qu'on lui fit apposer l'empreinte de son pouce droit sur plusieurs feuilles dactylographiées, qu'on lui dit être l'accord passé entre lui et le grand chef des Bawés. On lui expliqua que désormais Limanguigna était placé sous la protection et la souveraineté du pays des Bawés, dont il devait respecter la législation, notamment en ce qui concernait les affaires domaniales et les actes de concession. Le grand Chef des Bandia garantit ses bons offices, notamment en ce qui concerne les facilités de communication, aux colons, explorateurs, chargés de missions et à toutes autres personnes recommandées par le chef résident des Bawés. (*L'OM* : 32-34)

Le morphème lexical « colon » n'apparaît dans le texte que dans ce passage. Pour autant, il est indéniable qu'il se veut fort allusif. Le terme est un diminutif issu de colonisateur. La figure du colon est certainement liée à l'Afrique dans l'Histoire. Habilement, par un détour para-informatif, il sert de signe contextuel. En cela, il emprunte la voie de la métalepse, qui « vise à côté pour atteindre sa cible, [...] établit un lien entre deux signes, dont l'un n'est pas exprimé, mais sollicité par l'apparition de l'autre, dans une vision dynamique » (Salvan, 2008 : 81).

Ainsi, le narrateur, à travers ce passage, déplace son regard pour obliger le lecteur à combler le « vide » (Iser, 1970), comme si, dans sa relation, l'instance narrante convie le lecteur à un jeu interactif entre le texte et lui. A cet effet, le signe A – la période coloniale – (non exprimée) est ainsi sollicité par l'énonciation du signe B – colon –. Cela est d'autant plus avéré que le traité de protectorat constitue bel et bien un acte unilatéral fort en usage lors de la colonisation par les grandes puissances (dont la France notamment), afin de légitimer l'occupation des territoires africains dont ils revendiquent même la découverte. Ce passage reprend donc bien les caractéristiques ou circonstances de la période coloniale. Par ailleurs, dans un mouvement dynamique, Pierre Sammy fait apparaître ce signe aux côtés d'un tout autre, à savoir le terme dialectal « Bawés ». A l'inverse, il apparaît ponctuel (*L'OM* : 7, 10, 30-33, 35-37, 40, 42, 50, 60, 63, 68, 71, 83, 88, 90, 91, 93, 98, 119, 125, 143, 158).

L'auteur n'embarrasse pas son lecteur et note dès les premières lignes (*L'OM* : 7) que le terme désigne l'homme blanc et signifie littéralement « l'homme qui maîtrise le feu ». D'abord, il restreint les possibilités interprétatives : la colonisation n'étant pas le seul fait de l'Histoire africaine. Ensuite, il actualise la représentation du Blanc lors de ses premières apparitions sur le sol africain. Il se réfère à l'arme à feu, qui est alors l'apanage des Européens. Et le narrateur de *L'odyssée de Mongou* l'explique : « des hommes blancs [...] surnommés Bawés à cause de leurs bâtons qui crachaient un feu meurtrier » (*L'OM* : 30). Sur ce plan, le surnom désigne le colon, mais aussi le contexte de son installation en Afrique. L'appellation crée une image paradigmatique par une sorte de détournement de sens ou de substitution : la maîtrise du feu renvoie à l'artillerie que possède l'Européen et sert derechef pour le désigner (Bawé = maître du feu = Blanc). Le procédé rappelle alors fort bien la figure de la périphrase. L'existence du vocable est donc imputable au contexte socio-politique de son usage.

Il est, par ailleurs dans le roman, des séquences narratives, vigoureusement figuratives. Quoique traitée globalement sur un mode allusif, la colonisation transparaît bien – en filigrane – dans



l'élaboration narrative du récit. L'allusion est, pour rappel, un fait de coprésence textuelle (Genette, 1982) discret, implicite, renvoyant à l'hypotexte.

D'abord, le lecteur pourra identifier la ville coloniale et ce qui la caractérise :

Des rues et des allées furent tracées, partageant l'agglomération en de nombreux quartiers [...]. Chaque quartier avait son originalité et son cachet propre [...]. Au camp des évolués vivaient tous ceux qui étaient employés au service des Bawés [...]. Il y avait les boys, les marmitons, les jardiniers et plus tard les auxiliaires de l'administration, interprètes, garçons de course, etc. (*L'OM* : 40)

Il ressort clairement de ce dernier passage, ce que tant d'auteurs africains n'ont eu de cesse de décrire dans l'Histoire coloniale de l'Afrique. Dans *Une vie de boy* (1956), *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) puis *Chemin d'Europe* (1960), l'écrivain camerounais Ferdinand Oyono traite de la question avec une acuité tour à tour, ou simultanément humoristique et caustique. L'auteur place respectivement ses héros dans les « villes-symboles » (Tambadou, 1983) Dangan et Doum. Elles sont toutes rigoureusement segmentées en quartiers blanc et noir. Cette représentation de la ville transparaît dans la plupart des romans de l'époque. Une segmentation spatiale, qui dénote bien de la vision raciale hiérarchisée du colon. A ce propos, Aimé Césaire explique :

Je vois bien ce que la colonisation a détruit [...]. Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée [...]. Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment [...] l'homme colonisé en instrument [...]. A mon tour de poser une équation : colonisation = chosification (Césaire, 1955 : 358-359).

Aussi, le terme « boy », un anglicisme ancien (aujourd'hui admis en langue wolof), identifiable encore dans *L'Odyssée de Mongou* (*L'OM* : 40, 61, 62, 127), évoque l'idée de servitude indigène. C'est un véritable signe d'« historicisation » (Ricœur, 1985 : 342). Dans la mesure où la figure du boy est bien intrinsèque à la période coloniale décrite par le roman.

Dans le même élan, le narrateur découvre l'institution scolaire et les circonstances de son installation :

Mais de toutes les innovations introduites par les Bawés à Limanguigna, ce fut la première école qui provoqua le plus de remous parmi les Bandias [...], elle eut surtout pour premiers effets de révolter les consciences et de soulever de véhémentes protestations au sein de la population. Les Bandias y virent une forme d'asservissement de l'âme de leurs enfants et la destruction de leur personnalité. (*L'OM* : 44).

Durant l'installation des Français en Afrique, l'école va jouer un grand rôle d'assimilation. Mais les Africains en sont réfractaires. Ils y voient alors un moyen d'assimilation que l'Europe leur impose. Jacques Chevrier, conformément à ce que décrit le narrateur de *L'Odysée* de Mongou, note que cette résistance s'observe « simultanément dans une grande partie de l'Afrique – les autorités coloniales décid[ent] alors d'employer la manière forte et procéd[ent] au recrutement forcé des élèves » (Chevrier, 1990 : 95). Si l'entreprise se solde par un succès, les Noirs se confrontent à la difficulté d'adopter la langue du colon. Et subtilement, une langue naît de la fusion du français et de tous les dialectes indigènes. Avec *Climbié* (1956), en grande partie autobiographique, Bernard Dadié apporte un témoignage intéressant sur le rapport du colonisé à l'école, et y donne des exemples du « sabotage collectif de la langue française », montrant l'incompréhension qui existait entre l'Européen et le Nègre lorsque chacun parlait « son » français.

Cette langue est évoquée dans une discussion que rapporte le narrateur du roman en étude :

Cet idiome faisait fi de la syntaxe, [...] réduite à sa plus simple expression [...]. Son intensité variait selon l'origine et le degré d'évolution du locuteur [...]. Pour s'en faire une idée, voici une bribe de conversation entre un Bandia et un Linda venu de Pipi. Ce fut le Linda qui aborda le premier son ami de l'Est. L – Olore coumouradi ça va vous ? (Alors, camarade, comment vas-tu ?) B – Dé moi çan va bien ! (Ça va bien !) L – Ti viens dé où ? Quére viraje ? (D'où viens-tu ? De quel village ?) B – Zé té vien raba ! (Je viens de là-bas...) [...]

Un témoin discret, l'adjudant Grosjen, avait assisté à cet affrontement entre les deux camarades. Malgré tous ses efforts il n'avait pas compris un traître mot [...]. Pourtant c'était bien du français, mais du français petit-nègre, comme il le dira plus tard. (*L'OM* : 92)

Le « français petit-nègre » (ou le « petit-nègre ») est bien l'appellation donnée à cette « sorte de français approximatif parlé par



les peuples colonisés » (Ropert, 2018) dans l'époque décrite. Et en retranscrivant la langue parlée des colonisés, comme le souligne Claudie Bernard (1996 : 298), le texte procède à une re-présentation (bien distincte de la « simpliste » représentation historiographique), c'est-à-dire réactualisation, remise au « présent » de ce passé. A ce propos, Chemin (2021) souligne sans équivoque, que « s'il est une expression intimement associée à la colonisation, c'est bien le « parler petit-nègre » ». Michel de Certeau, qui soutenait bien avant déjà cette observation, a beau jeu de dire :

Enfin, pour s'en tenir à quelques exemples, la représentation scripturaire est « pleine » [...]. Autrement dit, par un ensemble de figures, de récits et de noms propres, elle rend présent, elle représente ce que la pratique [historienne] saisit comme sa limite, comme exception ou comme différence, comme passé. (De Certeau, 1975 : 120-121)

L'époque coloniale, à nouveau, apparaît en filigrane dans le baptême du héros comme en atteste l'extrait suivant :

La vie des Bandias allait être encore plus marquée par l'arrivée des Buanas. Ce n'étaient pas des Bawés comme les autres, préoccupés par les problèmes matériels. Ils se disaient serviteurs d'un Dieu créateur de la terre et du ciel, maître de toutes choses [...]. Mongou [...] fut parmi les tout premiers convertis. Il reçut au baptême le double prénom de Simon-Pierre qui soulignait son statut d'évolué. (*L'OM* : 66)

« Buana », au même titre que « Bawé » est un terme issu du dialecte bandia pour désigner l'Européen. Ces Buanas sont en fait les missionnaires chrétiens. Le narrateur du roman le souligne. Et il s'avère qu'ainsi, il décrit l'arrivée de l'église chrétienne en Afrique. La conversion au christianisme se suit inéluctablement de l'adoption d'un prénom occidental. L'église s'assure ainsi de la bonne marche de la « mission » : la transmission des valeurs occidentales et coloniales passe en effet par l'école (Césaire, 1950) et le christianisme (Borne et Falaize, 2009). *Une Vie de boy* (Oyono, 1956), *Things Fall Apart* (Achebe, 1958) et *Le Devoir de violence* (Ouologuem, 1968) constituent par ailleurs d'éloquents exemples du rôle prépondérant et souvent décrit comme discrétionnaire de la religion chrétienne durant la période coloniale. Premièrement, Toundi est le héros du roman de Ferdinand Oyono. Jeune, il rejoint le père Gilbert qui le conduit à l'église Saint

Pierre de Dangan où il en devient le boy. Il le baptise ensuite sous un nouveau nom : Joseph. Puis, ce que l'œuvre de Chinua Achebe décrit, c'est bien l'arrivée des missionnaires chrétiens dans l'univers des Ibo du bas-Niger et des changements qui ont suivi. Le héros, Okonkwo ne se soumettra pas. Son suicide à la fin est pour cette raison symbole du refus d'assimilation des valeurs religieuses exogènes du colonisateur. Enfin, Yambo Ouologuem rappelle lui aussi le rôle oppresseur de la religion chrétienne et coloniale.

Ces différents repères forment, et c'est un point intéressant dans l'écriture de Pierre Samy, une isotopie contextuelle pleine. Il n'est donc pas hasardeux de souscrire à la thèse d'Isabelle Bour : « il y a toujours une présence du contexte historique dans un roman, aussi furtive soit-elle » (Bour, 1996 : 83). De même, quand enfin le narrateur conduit Mongou au « pays des Bawés », l'Histoire n'apparaît globalement toujours que par des sous-entendus. C'est d'abord dans un de ses rares échanges avec le Commandant Dumoulin qu'il est subrepticement fait mention de la Grande Guerre. Le lecteur pourra en juger par le fragment de texte qui suit :

Eh bien ! une guerre a éclaté entre mon pays et son voisin [...]. Le feu a été allumé par nos voisins, en mal de conquête. Voulant annexer notre territoire au leur [...]. Cela remonte à plusieurs siècles déjà. Au cours de l'histoire c'était comme un mouvement de la mer. Tantôt nous envahissions leurs terres, tantôt ils portaient la guerre chez nous. (L'OM : 70-72)

Il faut s'en remettre, par le jeu d'une démarche déductive, à la conclusion que le vocable « voisin » est (peut-être) une habile allusion à l'Allemagne. D'autant qu'il y est fait mention de son rôle d'annexion des territoires voisins. Ce passage (« construire leur empire chimérique ») évoque chez le lecteur les projets expansionnistes allemands que l'historien appelle le « pangermanisme ». Le lecteur, qui supposément partage avec le romancier ce que Todorov (1978) appelle le même « contexte paradigmatique », c'est-à-dire le savoir, les acquis ou les prérequis que peuvent partager les deux, s'aperçoit immanquablement du sous-entendu opéré sur l'Histoire.

Par conséquent, aisément la lexie « guerre », ponctuelle dans le récit (L'OM : 71, 72, 73, 74, 78, 81, 82, 88), renvoie tacitement au conflit



de 14-18. D'autant que la politique expansionniste des Allemands en constitue bien une des causes, d'après *Le Petit Larousse illustré 2006* (2005 : 1415). Le fait le plus marquant, et qui sans doute est narré dans ce passage, est celui de la situation franco-allemande, relative à l'Alsace-Lorraine (pour rappel, le 3 août 1914 l'Allemagne procède à l'invasion du nord de la France). C'est en effet un territoire limitrophe autour duquel la France et l'Allemagne, pays voisins, partagent un grand passé historique conflictuel.

Le commandant, porté par le même élan, évoque un autre ancien conflit des Bawé : « Dans le passé, une guerre opposant de méchants blancs habitants d'une île à mes ancêtres a duré cent ans ! » (*L'OM* : 72). Ces « méchants blancs habitants d'une île » sont vraisemblablement une allusion aux Anglais : l'Angleterre est en effet un territoire insulaire d'Europe. Et l'unité rhématique « a duré cent ans » coïncide fort à la guerre de Cent Ans, qui a opposé la France à l'Angleterre de 1337 à 1453. On notera que c'est par les noms allusifs (« voisins »/ « méchants blancs habitants d'une île ») que le romancier centrafricain ici module l'Histoire et la soumet à sa fiction. On dirait même qu'il la transforme en fiction. Les noms historiques d'Angleterre et d'Allemagne sont comme qui dirait volontairement changés, remplacés dans le roman. L'écriture historique du romancier consiste ici à dissoudre l'Histoire dans le tissu romanesque. Il s'avère en effet qu'en opérant ce qu'il convient d'appeler un « tri événementiel » (Bi Kacou, 2003 : 26), l'écrivain se sert de quelques bornes d'historicité pour constituer une Histoire alternative à la Grande Histoire. Les faits historiques sont dilués dans la fiction (Cichocka, 2007). La fiction apparaît ainsi formellement sur un niveau diégétique supérieur par rapport à l'Histoire. Indéniablement, cette dernière s'articule au gré des inventions romanesques de l'écrivain.

Aussi, dans les propos d'un civil du « pays des Bawés », il est fait mention de « Braves tirailleurs de colonies » (*L'OM* : 104). L'expression présente la spécificité de se construire dynamiquement par l'interaction syntagmatique du terme « tirailleur » et du déterminatif « de nos colonies ». Il importe de souligner que la lexie

tirailleur » apparaît bien plus tôt dans le texte (*L'OM* : 91-95, 97-98, 100, 103). On la retrouve également après (*L'OM* : 105, 152, 154, 155). Pour rappel succinct, de la seconde moitié du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle, les tirailleurs sont des fantassins recrutés parmi les autochtones des territoires français situés outre-mer, autrement les colonies. C'est davantage lors du conflit de 1914-1918 (et du suivant) que le besoin de ces fantassins se fait plus grand. Cette phase historique est bien exploitée par Pierre Sammy, quand il fait dire à Dumoulin : « J'ai besoin de soldats, de braves soldats qui iront combattre dans nos rangs. Ils apprendront le maniement de nos armes et s'en serviront pour repousser l'ennemi » (*L'OM* : 74) ; et que son héros déclare bien plus loin : « les Bawés ont besoin de notre aide parce que leur pays est en guerre [...]. Nous allons nous transporter dans le pays des Bawés où la guerre a lieu en ce moment » (*L'OM* : 81, 82).

En convoquant la figure du tirailleur, il va sans dire que Pierre Sammy se réfère simultanément à la période coloniale, qui s'étend au conflit de 1914-1918. Ces derniers s'y distinguent particulièrement, par leur bravoure et leurs prouesses. S'ils maîtrisent mal les armes à feu¹, les tirailleurs s'illustrent fort bien au combat rapproché. A cet effet, il convient de considérer cette remarque de Pierre Miquel : « Les [tirailleurs] jettent leurs armes en l'air et dansent. Puis, ils attaquent avec frénésie, le couteau ou la baïonnette au poing » (Miquel, 1994 : 424). Ce passage indique l'aisance des tirailleurs avec les armes blanches. Et leur bravoure est telle qu'ils ont même inspiré de la terreur dans le camp ennemi. Si bien qu'ils étaient souvent placés en première ligne (Suret-Canale, 1962 : 178). Cet extrait des retrouvailles de Mongou et de deux autres Bandias Zéguino et Moussindai, après la guerre est éloquent :

¹ Il s'avère pour ainsi dire que l'approche sémantique du mot tirailleur est révélatrice de ce que le calembour qu'il génère a une forte valeur péjorative. En effet, il s'ensuit une bien fâcheuse équation : tirailleur = tire-ailleurs. Fâcheuse, certes, en cela même qu'elle n'échappe pas à la dérision de l'idéologie colonialiste et provoque une critique acerbe contre les troupes noires. L'adverbe « ailleurs » a valeur locative édifiante. Le mot tirailleur laisse donc entrevoir le nom composé tire-ailleurs et signifie soldat qui tire ailleurs, qui se sert mal d'une arme à feu.



– [...] Le bruit s'était répandu dans les rangs de l'ennemi que nous étions des cannibales, nous avions profité de cette légende pour faire rage sur tous les fronts. Les Bawés d'en face avaient plus peur d'être mangés par les diables de Limangiagna que du feu des canons !
(L'OM : 153)

Le passage montre que le romancier s'inspire parfaitement de l'Histoire et ses personnages fictifs en suivent la trajectoire.

2. Les toposèmes inductifs

S'il a importé de revenir sur les quelques « lieux de mémoire » africains habilement disséminés dans la narration romanesque de Pierre Sammy, c'est que l'entreprise n'est pas fortuite. Leur identification précise constitue, un préalable bienvenu à la lecture et à l'interprétation d'un fait tout aussi déterminant de l'écriture du Centrafricain : les espaces figurés dans *L'Odyssée de Mongou* ne relèvent pas toujours de la topographie au sens géographique du terme (George, 1970 : 460). Pour autant, ils sont tout de même identifiables à travers les indices historiques que l'auteur leur affecte. Il est pour ainsi dire probant que les espaces qu'il présente et décrit sont fortement inspirés de la réalité extradiégétique. Le romancier, et il va être l'occasion de le développer, s'inspire de l'hypotexte historique, pour créer ses espaces hypertextuels. L'univers dans lequel il place ses personnages affiche de facto des caractéristiques propres aux espaces référentiels dont il émane. Et pour Michel de Certeau, il est certain qu'« il n'y a pas récit historique là où n'est pas explicité la relation à un corps social » (De Certeau, 1975 : 119).

Le roman se présente comme le lieu de déploiement de « toposèmes inductifs ». L'analyse qui suit en dévoilera les pertinents contours. Pour Parfait Bi Kacou, ce syntagme nominal se définit ainsi :

une composition double d'autant que le substantif « Toposémie » est lui-même une composition à laquelle l'on adjoint l'adjectif « inductive » qui signifie ici « dénotatif », c'est-à-dire que la notion que l'adjectif inductive qualifie n'est pas à « dénotation nulle » ; elle a un référent dans le monde physique. La toposémie est constituée de « topos » qui signifie lieux et de « sème » qui renvoie selon Georges

Mounin² à l'unité sémantique minimale résultant de l'analyse des signifiés. (Bi Kacou, 2003 : 326)

Il va sans dire que deux espaces englobants apparaissent bien en arrière-plan des toposèmes « pays Bandia », « pays Yakoma », « pays Zandé » et « pays des Bawés » du roman. Le narrateur ne fait que très peu mention de la périphrase « pays Bandia ». L'entreprise est sans doute méthodologique. A « pays Bandia », se commutent tour à tour les autres syntagmes. Ces constructions périphrastiques apparaissent en réseau. Elles structurent ainsi le récit : la majorité des événements racontés prennent place dans ces espaces, qui, au demeurant servent à désigner la République de Centrafrique (qui alors a pour nom Haut-Oubangui puis Oubangui-Chari) et la France colonisatrice.

- *La Centrafrique en arrière-plan des « pays Bandia », « pays Yakoma » et « pays Zandé » :*

Il est tout à fait possible de rapprocher la Centrafrique de ces périphrases. L'identification réside essentiellement dans deux aspects : les items culturels et la référence aux espaces « réels ». D'abord, il importe de noter que les items culturels font référence aux peuples énumérés qui sont inscrits dans l'Histoire de la Centrafrique, ainsi que les différents termes dialectaux disséminés dans l'articulation narrative. La référence aux espaces « réels », quant à elle, s'intéresse aux villes ou aux localités que le romancier emprunte tout simplement à la Centrafrique. Un coup d'œil dans les travaux d'Éric de Dampierre (1957) révèle d'emblée que le peuple Bandia auquel appartient le héros Mongou est bel et bien l'un des deux clans royaux détenant le pouvoir politique du Haut-Oubangui (la Centrafrique pré et coloniale). Les Bandia en effet sont à la tête d'importants royaumes à l'Ouest (Bangassou, Rafai et Djabir [Bondo]) renfermant une population Zandé, Nzakara et Nbandi. Les Zandé, par définition désignent une grande famille clanique regroupant entre autres Bandia, Gobou, Tossis, etc. Ce fait est même évoqué par le narrateur :

Le fait d'appartenir à une même autorité, de partager les mêmes problèmes sociaux [...] avait fini par briser les barrières qui séparaient

² George Mounin (1974 : 294)



les Bandias de Gobous, les Karés des Biris, les Mongopos des Tossis, les Zingbas des Yengbés. Tous formaient désormais la grande famille Zandé. (*L'OM* : 69)

Par ailleurs, les Yakoma sont aussi un peuple de Centrafrique (quoiqu'on en retrouve également en République Démocratique du Congo). Le narrateur les situe plus tard au sein de quartiers « réels » empruntés : « Broussère, Paris-Congo et Ngaragba se partageaient le reste de la population formée des Yakomas, des Bouracas et des Sangos, pêcheurs de naissance » (*L'OM* : 96). Les travaux réalisés par Éric de Dampierre soulignent, entre autres, que les Sangos, d'origine sud-soudanaise, sont également appelés Yakoma en Centrafrique, lorsqu'ils parlent ngbandi. Il s'agit d'une langue commune à la plupart des clans. Les Bandias sont même d'origine ngbandi. L'ethnologue expliquera à cet effet qu'« il n'existe pas de "race" nzakara (pas plus d'ailleurs que zandé ou yakoma), mais seulement un conglomerat de tribus d'origine hétéroclite qui parlent maintenant une langue commune » (De Dampierre, 1957 : 1-2). Pierre Sammy est donc bien aux faits de l'Histoire de son pays.

Il importe de noter que certains toponymes présentés par le romancier sont directement issus de l'Histoire. Le narrateur, dans la reconstitution du parcours de Mongou évoque des lieux qui, simultanément sont des espaces de la fiction (car re-crésés par un « jeu linguistique » dans la diégèse), puis des indices historiques et sociaux déterminants (puisque simplement reproduits). En dehors de ses quartiers « Broussère, Paris-Congo, Ngaragba » (déjà cité plus haut), « Malimaka » (*L'OM* : 95, 96), « Langbassi » et « Pétévo » (*L'OM* : 95), l'auteur présente « Bangui » (*L'OM* : 95, 97, 102, 113) à découvert : « A cette époque-là Bangui n'était pas encore une ville à proprement parler. C'était un ensemble de bourgades disséminées dans les broussailles reliées entre elles par des pistes à peine carrossables. » (*L'OM* : 95-96)

Si le syntagme « pays Bandia » n'attire pas tout de suite l'attention sur la Centrafrique – quoique plutôt assez « parlant » –, la ville de Bangui et ses quartiers, espaces parcourus par le héros et désignés par le narrateur font irrémédiablement référence à la

République centrafricaine. Aussi, outre le terme « Bawé » déjà évoqué précédemment, le roman en déploie d'autres, tous visiblement d'origine bandia : « Bakoumbas » (*L'OM* : 76) traduit « les anciens », « Kandi » (*L'OM* : 64) « caoutchouc », « Adabi ! Mon koulou ! » (*L'OM* : 48) traduit « Mon koulou ! Sors ! » ou « baguidis » (*L'OM* : 44) « prêtres du culte ancestral ». Il appert donc bien que les périphrases soient pour ainsi dire des désignations figuratives qui, par induction renvoient à la Centrafrique, ou mieux encore au Haut-Oubangui. En effet, il est préférable d'user du nom Haut-Oubangui, puisque parler de la Centrafrique – postérieur à la période coloniale – serait une anachronie méthodologiquement irrecevable et historiquement erronée. De fait, le sous-titre qui conduit l'analyse n'est qu'indicatif.

C'est donc dans un rapport métonymique que « pays Bandia », « pays Yakoma » ou « pays Zandé » représentent le Haut-Oubangui. Le lecteur part du contenu (les items culturels et toponymes réels) pour désigner le contenant (le Haut-Oubangui). Pierre Sammy historicise ainsi son « œuvre de pure imagination », dans la mesure où « un récit qui multiplie dans sa prose les repères contextuels de sa propre production est un récit qui historicise sa matière génétique » (Bordas, 2005 : 1). Aussi faut-il souligner qu'à l'époque décrite, la Centrafrique est peuplée de royaumes issus des différents peuples mentionnés. Ainsi, il s'avère que les syntagmes « pays Bandia », « pays Zandé » et « pays Yakoma » sont en réalité vraiment des appellations conformes à l'Histoire du pays. Dans le roman, elles désignent nommément le système monarchique, alors en pratique et qui régit le fonctionnement politique du Haut-Oubangui.

- *Le « pays des Bawés » comme un kaléidoscope de la France :*

L'identification de la France au jeu linguistique « pays des Bawés » découle d'abord de l'allusion à la Grande Guerre étudiée préalablement. Aussi, elle s'opère à travers la toponymie réelle. Il a été démontré au cours des précédentes réflexions que la « guerre » dont parle le Commandant Dumoulin n'est en fait qu'une habile allusion à la Grande Guerre. Ainsi, l'attaque de leur pays par les « voisins » désignait l'invasion allemande du nord de la France du 3 août 1914. Il a été donc établi une homologie entre l'Allemagne,



réfèrent historique et ce « double » allusif romanesque, « voisins ». Ce rapport d'homologie entraîne une égalité hypothèse/déduction entre les espaces de « pays des Bawés » et de la France. Et le terme tirailleur, dont la charge référentielle a déjà été évoquée, entérine l'hypothèse/déduction qui jalonne les présentes lignes.

Là également, le narrateur use de toponymes réels. En effet, dans le parcours de Mongou, l'instance narrant évoque sans plus aucun détour linguistique la « France » (*L'OM* : 104, 116), « Paris » (*L'OM* : 106, 109, 113, 122, 128, 135, 136, 144, 157) et « Marseille » (*L'OM* : 103, 157). Le séjour du héros en terre Bawé est fait de références spatiales telles : « la cathédrale Notre-Dame » (*L'OM* : 136), « le Louvre » (*idem*), « Vincennes » (*idem*), « bois de Boulogne » (*L'OM* : 149), « Auteuil » (*idem*). Il s'agit de lieux très connus et repérables en France. De fait, « le jeu linguistique du romancier révèle en filigrane l'Histoire. Il soumet l'Histoire à sa création » (Bi Kacou, 2003 : 351). Pierre Sammy re-crée l'Histoire en créant son histoire (ou diégèse). Et s'il y a mouvement d'historicisation, d'une part, il y a également « fictionnalisation » (Ricoeur, 1985 : 331), d'autre part :

Le récit refait l'Histoire dans l'espace du texte et y crée des actions potentiellement envisageables dans le domaine concerné [...]. Puisque le roman [...] opère un transfert de sens quasi métaphorique par rapport à l'Histoire. Mais ce n'est pas dans l'écart entre invention et vérité que s'origine la métaphore, mais dans l'imitation devenue recréation du monde du texte. (Morère, 1991 : 29-30)

L'histoire du « pays des Bawé » et du « pays Bandia », est une version romancée ou une reprise fictionnelle de l'Histoire française et centrafricaine. Et fort de ce qui précède, il appert que le récit de « l'odyssée » de Mongou s'inscrit dans l'intervalle temporel [1870 ; 1920]. C'est en effet par un dynamique détour « métaleptique » que ces différents repères contextuels renvoient aux dates historiques. Après tout, « c'est le propre de la fiction que de pouvoir faire entendre ce qu'elle ne dit pas » (De Certeau, 1975 : 392). L'hypothèse sous-jacente à l'analyse se décline comme suit :

- 1877 : la descente du Congo par John Rowlands Stanley ouvre la voie à l'exploration européenne. Il s'avère que Danjou est bien apparu par le Congo : « Il me disait souvent qu'il avait laissé là-bas une grande pirogue

dans laquelle il avait remonté le fleuve des Mbala » (*L'OM* : 11). Les Mbala, sont une population qui vit en République Démocratique du Congo. Et « le fleuve des Mbala » s'avère être une allusion au fleuve Congo.

- **1889-1905** : la France constitue le Haut-Oubangui en colonie. Dans le roman, cette phase de l'Histoire est reprise à travers l'arrivée soudaine du Bawé Bobichon et de la lecture du traité (*L'OM* : 35).
- **1914-1918** : la Première Guerre Mondiale. Les analyses qui ont précédé mettent en lumière l'habileté avec laquelle l'auteur évoque cet épisode historique.

3. Pour une hybridité scripturale contextuelle

L'auteur centrafricain accapare l'Histoire au moyen d'une habile technique. Il en propose ainsi une lecture tout aussi particulière.

Pour autant, un roman aussi historique soit-il, se distingue bien du texte d'Histoire. La distinction est aussi bien de l'ordre de l'essence (Searle, 1982 : 101-119) que de l'intention (Bernard, 1996 : 167). Et dans la foulée de Marthe Robert, pour Adam Pauls, le roman est un « genre hétérogène par excellence [...]. D'où sa nature vorace, boulimique, et aussi sa généreuse curiosité » (2007 : 245). De fait, à la faveur du dynamisme mimétique du récit, du ressort dramatique que constitue l'Histoire (Raimond, 1987 : 49), l'auteur opère une conversion du genre historique en roman. Si bien, par ricochet, qu'il le désagrège, le dissout ou le phagocyte. Le roman convoque – aux côtés de l'Histoire – dans son élaboration, des genres canoniques connus et étudiés en littérature. Il y a en effet dans *L'Odyssée de Mongou* un recoupage entre le conte (ou la légende), genre oral à la base et l'épistolaire. Cette « hybridité scripturale » (Taba Odounga, 2021 : 148) n'est pas fortuite. L'auteur développe un style qui infère fortement l'hybridation de l'écriture romanesque à l'instar de l'hybridation de la société africaine au contact de la Colonisation.

Il ressort clairement des lectures, que c'est surtout au niveau thématique et dans la visée que *L'Odyssée de Mongou* s'apparente au conte ou à la légende. L'apparenté thématique renvoie aussi bien aux thèmes abordés qu'aux éléments constructifs de la narration romanesque inhérents à la littérature traditionnelle africaine.



Premièrement, la thématique de la migration, activité des peuples dans les temps bien reculés revient avec récurrence dans le roman. Les voyages des Bandias, à travers les eaux sont très édifiants. Peuple à la base étranger et nomade (Görög, 1969 : 109), le narrateur évoque par exemple la traversée du fleuve M'Boumou par « les lointains ancêtres bandias » (*L'OM* : 22) pour rejoindre le Haut-Oubangui. Ils donnent ainsi au roman les traits d'une légende, « un récit qui souvent défigure l'histoire grâce à l'imagination populaire et à la tradition » (Njapndunke, 1980 : 8). D'autant que les cours d'eau occupent une place centrale dans les contes et légendes migratoires des peuples, notamment en Afrique centrale. Le cas des Fang (Gabon, sud-Cameroun, Guinée Equatoriale) en est typique (Njapndunke, 1980 : 9). La défiance à l'égard de tout jugement historiciste sur son œuvre provient peut-être de là : Pierre Sammy entend surtout ne relater que la légende du peuple bandia (on note d'ailleurs qu'étymologiquement, légende signifie « ce qui doit être lu »). Si bien que l'entreprise titrologique s'en veut une éloquente résonance. L'idée d'une traversée des eaux y transparait bien (« Odyssée »). Et sur ce plan, le roman aurait comme objet de conter le périple des Bandias (à l'image d'Ulysse des Grecs) pour leur bravoure dans la fondation du nouvel ordre socio-politique et religieux du « pays Bandia ». Deuxièmement, le roman mime la littérature traditionnelle orale par l'utilisation des proverbes comme embrayeurs :

Le proverbe est donc un condensé ou l'essence de l'intelligence du discours dans la littérature orale. Pour le spécialiste de cette littérature, le proverbe est généralement la clef de l'énigme dans un conte genre majeur de la littérature orale. Le proverbe revêt dans certains cas une fonction métalinguistique d'autant plus que son utilisation se fait à titre explicatif. Dans d'autre cas, il sert d'intermède [...]. Il renferme toujours une énigme qui cache toute l'intelligence du discours ; perceptible par les seuls adeptes du pouvoir de la parole. Ainsi, en truffant ses récits de proverbes, [l'auteur] imite-t-il les maîtres de la parole africaine et les conteurs. (Bi Kacou, 2003 : 542)

Le proverbe occupe une place charnière dans l'entreprise narrative du roman. Il s'agit d'ailleurs d'un procédé par lequel « les contes servent à découvrir les leçons de vie » (Njapndunke, 1980 : 13).

Le narrateur s'en sert et son discours prend des airs d'enseignement magistral. Des exemples comme : « Laisse passer le vent, il s'évanouira de lui-même » (*L'OM* : 6) ou « Quand le soleil se lève, la lune doit se cacher, mais elle ne disparaît pas pour autant du ciel » (*L'OM* : 37), pour certainement traduire que les situations comme les temps changent, c'est l'ordre naturel des choses, il est préférable de l'accepter sans pour autant s'effacer. Ou comme : « Le temps passe, les hommes changent, l'implacable destin veille » (*L'OM* : 87) et « La route du destin n'est jamais droite » (*L'OM* : 97) qui traduisent l'impuissance de tout être devant ce qu'est le destin, illustrent clairement la profondeur axiologique et ontologique du proverbe. D'autre part, un proverbe comme : « Après le beau temps, la pluie » (*L'OM* : 38) est une satire des vices du système colonial. Il est, autrement, l'expression du désarroi et de l'anxiété des Bandias dans un ordre politique nouveau qui ne leur convient pas.

En substance, Pierre Sammy procède à « une mise en valeur de la littérature orale à travers laquelle l'auteur expose le conte comme un item culturel et exprime de fait son identité culturelle » (Bi Kacou, 2003 : 544). Si bien que le propos péritextuel – déjà lu en introduction – de l'auteur centrafricain corrobore l'hypothèse. Une identité culturelle africaine renforcée d'ailleurs par des emprunts lexicaux (déjà étudiés en amont) qu'il puise dans son répertoire linguistique. Ainsi, soit le mot bandia introduit dans le discours du narrateur et des personnages n'a pas de correspondance exacte en français, il sert alors d'appoint à la langue française et exprime la réalité profonde voulue par l'auteur. Le cas de Ahmadou Kourouma est édifiant (1990 : 7). Soit, d'autre part, l'auteur veut reproduire le discours social de l'époque dépeinte.

Et c'est à la faveur de cet apparent souci du « faire-vrai », que le roman retranscrit la correspondance écrite. En « pays des Bawés », le héros entreprend de faire correspondre à son épouse demeurée en terre bandia une lettre (*L'OM* : 126). Celle-ci se distingue dans le roman par un caractère typographique : l'italique. Ainsi, « l'élément étranger » (Brunel, 1989) est aisément identifiable. Le lecteur peut, en outre repérer les éléments constitutifs du code d'écriture épistolaire :



une formule d'appel - « *Ma très chère femme* », une formule d'introduction (ou la première phrase) - « *Quatre mois aujourd'hui, [...] où je t'étreignais sur mon cœur pour te dire adieu* », une formule finale - « *Je vous salue tous, sans oublier tous nos parents* », les coordonnées du destinataire - « *Ton Mari MONGOU/ 39, rue Pierre-Nicole, Paris V^e* » et les coordonnées du destinataire - « *Madame Dandimo Antoinette/ aux bons soins de/ Monsieur le Buana Barbuzo Costini/ à la Mission Catholique de Limanguiagna* ». Il va de soi qu'user d'un tout autre mode de communication que l'épistolaire, suivant l'espace-temps au sein duquel le romancier place son histoire, aurait constitué un bien maladroit anachronisme. Et paradoxalement, à l'image du « retour du refoulé » dont parle Michel de Certeau (1975 : 394), ce douloureux passé colonial reparaît sous la plume de l'écrivain.

Conclusion

Les présentes réflexions ont consisté à prouver une double intention. Il s'est avéré que Pierre Sammy use d'un style particulier, diluant les pistes contextuelles de son récit. C'est qu'à rebours de la position du romancier centrafricain, il s'est agi d'emblée de dégager le système référentiel - bien que subreptice - et en dévoiler l'exploitation fictionnelle qu'il fait de l'Histoire. Les traces de la Colonisation et de la Grande Guerre perceptibles dans l'œuvre en sont les marques et lui accordent un crédit de dénotation. Or, le roman est avant tout une fiction et corrode l'Histoire, la soumettant aux exigences de l'imagination. Et le texte revêt les atours d'un genre boulimique, vorace, « fourre-tout ». Le procédé d'écriture historique de Pierre Sammy correspond alors à des options esthétiques spécifiques. L'œuvre reproduit la littérature orale traditionnelle africaine. Et il en est de même pour les codes ou modes de communication de l'époque décrite. De cette façon, elle semble « se développe[r] en « substitutions », « déguisements » [...], [et] constitue l'écriture même comme procès du refoulé-revenir » (De Certeau, 1975 : 396).

De fait, il a été noté que l'enjeu identitaire préside l'écriture de Pierre Sammy. Au travers de l'esthétisation de l'Histoire, *L'Odyssée de Mongou* est le lieu d'expression et d'éveil de la donnée récurrente qu'est l'identité culturelle de l'auteur. Elle se lit par le biais de l'intégration d'items et de topoï culturels propres à la Centrafrique. Et le texte peut aisément s'assimiler au « roman de l'imaginaire historique » – ou roman historique (Daspre, 1975 : 235) –, sinon au roman colonial (Seillan, 2006). Puisque ce type de roman adopte des formes diverses, à en croire Michel Raimond qui y voyait auparavant un prolongement du roman d'aventures (1987 : 49).

Bibliographie

- ABOUA KOUASSI Florence, (2015), « Historicisation et fictionnalisation du coup d'état ivoirien de 1999 dans le roman éponyme de Régina Yaou intitulé Coup d'état », *Interfrancophonies*, Abidjan, Mélanges.
- ACHEBE Chinua, (1958), *Things Fall Apart*, London, Heinemann.
- BI KACOU Parfait Diandue, (2003), *Histoire et fiction dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma*, t.1, thèse pour obtenir le grade de docteur, littérature comparée, Côte d'Ivoire, France, Université de Cocody, Université de Limoges.
- BORDAS Éric, (2002), « De l'historicisation des discours romanesques », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°25, [En ligne], disponible sur : <http://rh19.revues.org/420> (mis en ligne le 29/06/2005, consulté le 10/11/2023).
- BORNE Dominique & FALAIZE Benoît, (2009), *Religion et colonisation*, Paris, Les Editions de l'Atelier.
- BOUR Isabelle, (1996), « Le roman dans l'histoire : l'année 1796 en Angleterre » dans *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, n°42.
- BRUNEL Pierre et CHEVREL Yves, (1989), *Précis de littérature composée*, Paris, PUF.
- CERTEAU Michel (de), ([1975] 2016), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- CÉSAIRE Aimé, (1955), *Discours sur le Colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- CHEMIN Anne, « Le "parler petit nègre", une invention coloniale », *Le Monde*, [En ligne], disponible sur : http://lemonde.fr/societe/article/2021/01/22/le-parler-petit-negre-une-invention-coloniale_6067162_3224.html (mis en ligne le 22/01/2021, consulté le 21/02/2021).
- DADIE Bernard, (1956), *Climbié*, Paris, Seghers.
- DAMPIERRE Éric (de), (1957), *Trois Documents sur la mission sociologique du Haut-Oubangui*, Paris, ORSTOM.
- DASPRE André, (1975), « Le roman historique et l'histoire », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n°2-3, pp. 235-244.
- GENETTE Gérard, (1982), *Palimpsestes : La Littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- GENGEMBRE Gérard, (2006), *Le Roman historique*, Paris, Klincksieck.
- GEORGE Pierre, (1970), *Dictionnaire de la Géographie*, Paris, PUF.



- GÖRÖG Véronika, (1969), « Éric de Dampierre, Un ancien Royaume bandia du Haut-Oubangui », *Homme : Revue française d'anthropologie*, tome 9, n°4.
- GUILLOU Michel, MOINGEON Marc, (1988), *Dictionnaire Universel*, Paris, Hachette.
- ISER Wolfgang, (1970), *L'appel du texte. L'indétermination comme condition d'effet esthétique de la prose littéraire*, traduit de l'allemand par V. Platini (2012), Paris, Editions Alli.
- JOUVE Vincent, (1997), *La Poétique du roman*, Paris, Editions Sedes.
- MIQUEL Pierre, (1994), « Le martyr des Sénégalais », *Les Hommes de la Grande Guerre*, Paris, Marabout.
- MORERE Pierre, (1991), « Histoire et récit dans Redgauntlet de Walter SCOTT », *Caliban (Le roman historique)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- NJAPNDUNKE Angèle, (1980), *Les Contes africains*, Lyon, Enssib.
- NORA Pierre, (1984), *Les lieux de mémoire. La République*, tome 1, Paris, Gallimard.
- OULOLOGUEM Yambo, (2003 [1968]), *Le Devoir de violence*, Paris, Le serpent à plume.
- OYONO Ferdinand, (1956), *Une vie de boy*, Paris, Julliard.
- RAIMOND, Michel, (1987), *Le Roman*, Paris, Armand Colin.
- RICÉUR Paul, (1975), *La Métaphore vive*, Paris, Seuil
- RICÉUR Paul (1985), *Temps et récit : le temps raconté*, tome 3, Paris, Seuil.
- ROBERT Marthe, (1977), *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard.
- ROPERT Pierre, (2018), « Le français "petit-nègre", une construction de l'armée coloniale française », dans *France culture*, [en ligne], disponible sur <https://www.radiofrance.fr/franceculture/le-francais-petit-negre-une-construction-de-l-armee-coloniale-francaise-6338796> (mis en ligne le 21/02/2018, consulté le 21/02/2021).
- SAMMY Pierre, (1983), *L'Odyssée de Mongou*, Paris, Hatier.
- SEARLE John Rogers, (1982), *Sens et expression*, Paris, Editions de Minuit.
- SEILLAN Jean Marie, (2006), *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle (1863-1914)*, Paris, Khartala.
- SURET-CANALE Jean, (1961), *Afrique Noire : l'ère coloniale 1900-1945*, Paris, Éditions Sociales.
- TABA ODOUNGA Didier, (2021), « Okoumba-Nkoghé et la nouvelle : lecture de *Les Béquilles de Tambi* », *Les Grands Auteurs Gabonais*, n°3, Maurice Okoumba-Nkoghé à l'épreuve de la notoriété, pp. 137-152.
- TAMBADOU Moustapha, (1983), « Structure de la trilogie d'Oyono », *Ethiopiennes : revue négro-africaine de littérature, de philosophie, de sociologie, d'anthropologie et d'art*, n°33.
- TODOROV Tzvetan, (1978), *Les genres du discours*, Paris, Seuil.
- VEYNE Paul, (1971), *Comment on écrit l'Histoire*, Paris, Seuil.
- VINDT Gérard et GIRAUD Nicole, (1991), *Les Grands romans historiques. L'Histoire à travers les romans*, Paris, Bordas.